



ASHLEY SAUNDERS  
LESLIE SAUNDERS

# THE RULE OF ONE

La Martinière **j.**  
FICTION



# THE RULE OF ONE



Ashley & Leslie Saunders

# THE RULE OF ONE

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Isabelle Troin

La Martinière **j.**  
FICTION

Édition originale publiée en 2018 sous le titre *The Rule of One*  
par Skyscape, une marque de Amazon.com, New York.

© 2018, Ashley Saunders et Leslie Saunders  
Tous droits réservés

Pour la traduction française :  
© 2019, La Martinière Jeunesse,  
une marque des Éditions de La Martinière,  
57 rue Gaston Tessier, 75019 Paris  
ISBN : 978-2-7324-9110-3

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse.

[www.lamartinierejeunesse.fr](http://www.lamartinierejeunesse.fr)  
[www.lamartinieregroupe.com](http://www.lamartinieregroupe.com)

*Pour Maman et Papa, toujours*



PREMIÈRE PARTIE

LE SECRET



# MIRA

**JE TOMBE.** L'obscurité m'étouffe comme si j'étais enterrée vive. Je fends l'air, le vent hurle dans mes oreilles et mes longues mèches rousses me cinglent le visage tels de minuscules fouets brûlants.

J'ai l'estomac retourné, et je suis prise de nausées. Je tente d'ouvrir la bouche pour vomir ou hurler, mais impossible. Je suis faite de pierre, une statue qui chute dans le vide.

Quelque chose effleure mon poignet droit. Puis des dizaines, des centaines de doigts me griffent le corps, arrachent mes vêtements, empoignent mon cou et mes pieds. L'esprit affolé mais le corps immobile, je prie mes membres de fonctionner. En proie à une panique aveugle, je lutte pour me dégager, mais mes bras et mes jambes demeurent rigides et entravés, impuissants entre les mains qui menacent de me déchiqueter. De m'ensevelir.

Alors que mes forces s'amenuisent, une voix de femme brise le silence. Une magnifique voix chaude

qui fredonne une chanson. Et soudain, je me souviens : *Ma mère*. Mes yeux écarquillés ne perçoivent que les ténèbres, mais la voix s'intensifie et m'enveloppe. Avec le peu d'énergie qu'il me reste, à travers l'obscurité et malgré les mains qui me broient, je tente d'atteindre maman. Enfin, je parviens à libérer mes bras de leur étau, et je sens que je m'élève dans le noir.

Je me réveille en sursaut.

Je suis assise dans notre lit au sous-sol. Je halète ; j'ai les muscles endoloris et mal à la mâchoire à force de serrer les dents. Ava pose une main apaisante sur mon épaule, mais je suis incapable de la regarder en face tant j'ai honte de l'avoir réveillée une fois de plus.

— Un cauchemar ? demande-t-elle.

J'acquiesce avec raideur, et elle baisse les yeux comme si elle comprenait. Mais elle ne peut pas. Pas vraiment. Je regarde l'heure. 6 h 30.

— On est en retard.

Ava se lève d'un bond et fouille dans la commode. Elle choisit un de nos pantalons blancs, qu'elle enfile précipitamment.

— Où est le... ?

Prenant garde à ne pas le froisser, je lui jette notre top en lin traversé par une bande pourpre du cœur jusqu'à la hanche droite – la seule touche de couleur de cet uniforme blanc immaculé. Ava arrache son tee-shirt et continue de s'habiller tandis que je me tourne vers le bureau près de l'escalier. Je fourre notre tablette dans notre sacoche et regarde Ava brosser soigneusement la frange qui s'arrête juste au-dessus

de ses yeux verts. La même coiffure et les mêmes yeux que les miens.

Je prends le fond de teint dans un tiroir du bureau, lève les yeux vers le miroir et contemple mon reflet : le portrait craché de notre mère. Des images de mon cauchemar m'assaillent. La terreur que j'ai éprouvée quand toutes ces mains m'ont saisie ressemble davantage à un souvenir qu'à un rêve. Je fais craquer mes pouces et m'approche d'Ava en m'efforçant d'oublier cette impression désagréable. Mais je sais que c'est vain. Je me souviendrai de tout, parce que Ava et moi devons notre existence même à notre mémoire. Si nous ne nous rappelions pas les plus infimes détails, nous n'aurions pas survécu jusqu'ici.

Posant le boîtier dans sa paume tendue, je lève les yeux vers ma sœur. Ma jumelle. Avec de petits tapotements rapides, elle applique le fond de teint sur la cicatrice en forme d'étoile de son cou. Quand nous étions en quatrième, elle a trébuché dans la serre et est tombée dans un carré de figuiers de Barbarie. Père était furieux, mais Ava s'est défendue en disant que c'était un accident et que, malgré le mal qu'il se donnait, on ne pouvait pas tout contrôler. La cicatrice une fois dissimulée, elle me sourit dans le miroir.

— Là. Maintenant, on est pareilles.

Je lui rends son sourire et analyse nos reflets identiques. Je suis elle, et elle est moi. Une seule âme dans deux corps. Sans réfléchir, je touche mon poignet droit où une micropuce devrait être implantée. Le rappel constant que je suis née la seconde dans

une Amérique soumise à la loi de l'enfant unique. Je n'existe pas vraiment.

— J'aurais préféré que ce soit ton tour d'aller à la fac, dit Ava. Tu n'aurais pas eu de mal à obtenir la meilleure note.

Je glisse la bandoulière de notre sacoches sur son épaule, et, ensemble, nous gravissons l'escalier qui mène au long mur aveugle.

— Garde les idées claires pendant l'oral d'espagnol et tu t'en sortiras très bien, conseillé-je à Ava. On a révisé hier soir.

Elle pousse un soupir sceptique, et j'attire son front contre le mien.

— *Puedes hacerlo*. Tu peux le faire.

Ava grimace. Elle lève le poing et donne deux petits coups sur le mur. Le panneau coulisse, révélant ainsi le passage secret qui mène à notre maison.

— À très vite, me lance Ava.

Elle se détourne et s'éloigne à petites foulées dans le couloir. Je reste plantée sur le seuil jusqu'à ce que sa chevelure flamboyante disparaisse complètement dans l'obscurité. Son absence me pèse déjà. Ma moitié est partie. Je referme le panneau coulissant et redescends les marches d'un pas léger. Puis je regagne notre lit. Et j'attends.

# AVA

**COMMENCER LA JOURNÉE** par une infraction à notre routine m'a déstabilisée, et je dois me hâter dans l'étroit passage souterrain pour ne pas être en retard. Dès que je dépasse les murs de béton nus et la seconde volée de marches, je formate mon esprit en « mode extérieur ». Car, une fois sortie de chez nous, je n'aurai plus aucune intimité. Des caméras et des yeux vigilants observeront le moindre de mes gestes. Je dois me préparer à cette surveillance constante.

Notre existence double est un secret précieux.

Père a disposé de cinq ans pour former ses petites filles à l'art de la duplicité avant que nous ne quittions sa protection pour entrer à l'école maternelle. Il a commencé à nous rabâcher les règles avant même que Mira et moi puissions parler. Sachant qu'elles seraient la clé de notre survie, il en a fait un jeu amusant pour mieux nous les inculquer. Ses compliments sincères sont la plus belle des récompenses à mes yeux. Un de mes tout premiers souvenirs est la récitation du

principe le plus crucial : « Nous devons être parfaits. Si l'un de nous commet une erreur et révèle notre secret, nous perdrons la partie tous les trois. »

Je frappe deux fois sur le panneau, il coulisse immédiatement, révélant notre salon parfaitement rangé. Le mur se referme derrière moi tandis que je fonce à travers la maison, jusqu'à la porte d'entrée. Je suis si pressée et distraite que je bouscule mon père dans le vestibule. Avec une expression sévère, il me tend la boîte qui contient mon déjeuner. J'écarquille les yeux.

— Il est sept heures moins le quart... Pourquoi tu n'es pas au bureau ?

Mon père plisse les yeux pendant que je prends mon repas du midi et le fourre dans ma sacoche. Le réfrigérateur est plein de plats préparés pour chaque jour de la semaine. Le moindre détail de notre vie est régenté de façon horripilante. Le silence de mon père me pousse à ajouter :

— On ne le fera plus, c'est promis.

— Non, en effet, c'était la dernière fois que vous passiez la nuit ensemble. C'est devenu trop dangereux.

Père n'est pas le genre d'homme à qui on ose répondre. Haut fonctionnaire – il dirige le Planning familial du Texas –, il transpire l'autorité et respire l'ordre. Son uniforme militaire lui confère une dignité austère, mais, ce matin, ses épaules sont légèrement voûtées sous le poids de ses responsabilités. Je tente d'alléger son fardeau en souriant.

— Aujourd'hui, on apprend une nouvelle chanson avec la chorale. On pourrait te la chanter ce soir après le dîner.

Les plis de son front s'évanouissent enfin.

— Oui, j'aimerais bien, dit-il en redressant le dos avant de déposer un baiser sur mon front. Reste vigilante et ne baisse pas ta garde.

— Toi aussi, passe une bonne journée, Père, lancé-je par-dessus mon épaule en sortant.

La partie peut commencer.

Tout en traversant notre quartier densément peuplé où les maisons bien entretenues se pressent les unes contre les autres, je m'entraîne à voix haute pour l'oral d'espagnol. Au loin, son brouhaha étouffé par les rocailles et les potagers communautaires, s'étend la proéminente métropole de Dallas – puissante capitale du Texas.

Le statut de notre père nous permet de vivre dans les banlieues conçues pour la classe privilégiée. Ainsi, nous avons le luxe d'être propriétaires de notre logement et de respirer un air légèrement plus pur que celui de Dallas. Là-bas, la plupart des gens vivent les uns sur les autres dans d'immenses gratte-ciel recouverts de panneaux publicitaires qui clignotent jour et nuit à travers leurs fenêtres. Ils passent leur temps à se battre pour un peu plus d'espace, un peu plus d'argent, un peu plus de tout. Des voisins peuvent s'entretuer pour une nouvelle paire de chaussures. Tout le monde manque de ce qui est nécessaire.

Un groupe de cyclistes me dépasse, se faufilant entre les passants qui encombrant la large avenue menant au centre-ville. Mira et moi sortons très rarement du

quartier de Trinity Heights ; l'université se trouve à seulement un kilomètre de notre maison. Chaque jour, l'une de nous passe une heure à faire l'aller-retour à pied, plus huit heures à suivre des cours. La soirée est consacrée à nos devoirs et à raconter à l'autre la journée dans ses moindres détails avant qu'on ne se sépare pour aller dormir – l'une de nous au sous-sol, l'autre dans la pièce à l'étage que nous appelons « chambre d'Ava ». Le lendemain matin, nous inversons les rôles. C'est toujours la même routine prévisible et ennuyeuse.

Le nez baissé, j'observe les lignes à demi effacées sur la chaussée qui servait autrefois à la circulation des véhicules motorisés. Pour stimuler mon esprit, je tente d'imaginer les bruits et les odeurs d'un embouteillage, quand, soudain, un klaxon bruyant retentit depuis le carrefour devant moi. Un peu comme si mon imagination se manifestait dans la réalité pour me divertir. À part moi, nul ne prête attention au véhicule qui tente de traverser la foule.

Le flot ininterrompu de passants me pousse vers la voiture, je regarde à travers le pare-brise teinté et aperçois une femme d'affaires qui semble parler seule. La climatisation fait voler ses cheveux autour de sa tête comme si elle était prise dans une tempête. C'est complètement dépassé et tout à fait idiot de se rendre au travail avec un véhicule privé. La seule raison pour laquelle certaines personnes conduisent encore dans la ville envahie de piétons, c'est pour agiter pompeusement le drapeau de leur richesse sous le nez des masses.

Je déteste l'inefficacité. Les embouteillages devaient être une perte de temps affolante. Je secoue la tête, essuie la sueur sur mon front et poursuis mon chemin à pied – mon mode de transport préféré. Je continue à m'enfoncer dans la ville. Huit cents mètres plus loin, c'est à peine si je distingue encore le ciel entre les tours immenses qui obstruent l'horizon. Un signe de progrès, affirme le gouvernement. Un signe de pouvoir. Le ciel ne suffit plus ; nous devons continuer à bâtir de plus en plus haut jusqu'à conquérir l'espace.

J'atteins le campus avec cinq minutes de retard et coupe à travers la pelouse au milieu de laquelle se dresse une statue de Stephen F. Austin, un drapeau du Texas entre les mains. Il n'y a pas un souffle d'air aujourd'hui, mais il est hors de question que le Père de notre État brandisse un drapeau pendouillant, surtout dans sa capitale d'adoption. Alors, des souffleries dissimulées agitent élégamment le tissu étoilé en ondulations rouge, blanc, bleu pour accueillir les étudiants.

Strake est l'une des universités les plus prestigieuses du pays. Si vous avez la chance d'arpenter ce lieu sacré, on attend de vous que vous soyez à la hauteur. Quand la politique de planification familiale – surnommée « loi de l'enfant unique » par le grand public, parce que c'est à ça qu'elle se résume – est entrée en vigueur, l'idéologie de notre société a basculé de façon radicale. Plus question de vivre pour soi-même. L'individualisme américain est mort. Désormais, nous vivons pour la famille. Les parents mettent tous leurs espoirs dans leur unique héritier ;

ils n'ont qu'une chance de voir perpétuer leur nom et leur descendance générer un revenu assez important pour prendre soin des générations vieillissantes. De ce fait, l'adolescence est devenue une compétition féroce, et Strake vous donne la formation nécessaire pour être performant dans un monde surpeuplé où les faibles ne tiennent pas longtemps.

Je suis entourée de milliers d'étudiants vêtus du même uniforme de lin blanc à l'exception de la bande de couleur qui identifie notre niveau. Bien que Mira et moi n'ayons que dix-huit ans, nos résultats nous ont placées en haut du classement de deuxième année, nous valant la couleur pourpre.

Les bandes bariolées se mélangent au milieu de la pelouse : bleu, rouge, vert et jaune, le niveau le plus bas. La couleur de votre diplôme déterminera le reste de votre vie. Avec un diplôme pourpre, vous aurez le monde à vos pieds.

Je tourne à droite, vers la partie est du campus. La plupart de mes camarades tiennent un parapluie de la couleur de leur niveau au-dessus de leur tête soigneusement coiffée. Il leur sert à se protéger soit de la chaleur harassante du Texas, soit des caméras de surveillance installées dans chaque recoin.

Enfin, j'atteins ma destination : Tower Hall. Avant de pénétrer dans le bâtiment recouvert de lierre, je referme très vite mon parapluie et me force à sourire devant les scanners du système de reconnaissance faciale. Ceux-ci inspectent tout individu cherchant à entrer dans n'importe quel édifice de l'université. Les caméras peuvent balayer une foule d'un millier

Achévé d'imprimer en août 2019  
par GGP Media GmbH à Pöbneck  
Dépôt légal : septembre 2019  
N° 142231-1

*Imprimé en Allemagne*

